

Quelques mots sur l'auteur du Conservateur suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 8

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Marnand, le *Couquelions*, les escargots. Cela ferait allusion, dit-on, à la démarche lente des habitants de ce village.

Nous prions ceux de nos correspondants dont nous n'avons pas encore utilisé les notes, de bien vouloir prendre patience : tous les matériaux seront utilisés, sinon donnés in extenso.

L. F.

Quelques mots sur l'auteur du *Conservateur suisse*.

Nous avons annoncé dans notre précédent article sur le cours de M. Vulliet, que nous donnerions d'autres détails sur le doyen Bridel. En effet, le portrait que M. Vulliet a fait de cet homme dont la mémoire est chère à tous les cœurs suisses, n'en laisse qu'une idée bien imparfaite. Bridel, il est vrai, a peu brillé par ses vers, qui sont sans contredit la partie la plus faible et la moins intéressante de ses écrits; mais dès qu'on veut étudier en lui le poète, il est nécessaire de connaître l'homme. Pour cela il faut suivre Bridel dans les diverses phases de sa vie si bien remplie. Ce ne sont point ses élégies, ses *Tombeaux*, ses méditations, ses rêveries mélancoliques qui caractérisent Bridel; sa grande popularité n'est point partie de là. Un attachement inaltérable à sa patrie; les descriptions de ses nombreux voyages en Suisse; ses études de mœurs prises sur le fait; son style tout particulièrement vaudois; ses fréquents rapports avec le peuple; l'heureuse influence qu'il exerça souvent par ses conseils et ses pieux enseignements; ses entretiens familiers avec nos campagnards, d'où sont nées ses plus intéressantes chroniques, ses anecdotes les plus piquantes; sa persévérance dans ses recherches sur l'histoire de notre pays, voilà ce qui l'a fait aimer de ses concitoyens et ce dont il a laissé un précieux et vivant souvenir dans le *Conservateur suisse*.

Comme poète, Bridel s'est montré tour à tour léger, badin, railleur et sérieux. Ses premiers vers sont adressés à des dames, alors qu'il faisait partie de la galante *Société du Printemps*, ou de la *Cité*, dont nous avons parlé.

Vos traits, façonnés par l'Amour
Votre esprit, formé par les Grâces,
Ont trouvé moyen dès ce jour
De m'enchaîner à jamais sur vos traces.

Ailleurs, il chante sa pipe, et oublie la solitude des champs et la contemplation de la nature :

Chère pipe, mon chalumeau
Pour te chanter va se changer en lyre;
J'abandonne pour toi mes champs et mon hameau.

Le lierre de Bacchus, le myrte de Cythère
L'un et l'autre ne sont qu'une plante ordinaire;
Mais toi, divin tabac, tes parfums ravissants,
En réveillant ma muse, enchantent tous mes sens.

Le jeune étudiant sentait le besoin d'aimer d'une affection profonde et cherchait sans cesse un cœur fait pour le sien. Comme le papillon de la fable il allait de fleur en fleur et se reprochait souvent ses caprices et sa légèreté :

J'ai vu Zelmire : elle était belle;
Mais jamais la moindre étincelle

D'esprit ne brilla dans ses yeux.
D'avoir eu la tête occupée
De cette maussade poupée
En vérité, je suis honteux.

Bridel trouve enfin une compagne de sa vie. Las de porter d'une femme à l'autre un hommage vain et passager, il adresse ces vers à M^{lle} Secretan :

Accepte donc, o mon unique amie,
Ce cœur, du changement enfin désabusé,
Ce cœur, à tes genoux, renonce pour la vie
Au masque séducteur qui l'avait déguisé.

Nous l'avons déjà dit, Bridel publia, en 1779, une imitation des *Tombeaux*, de Hervey. Cette poésie lugubre n'eut pas grand succès; les vers en sont monotones, pleins de réminiscences; le goût est assez souvent en défaut. Trois ans plus tard il publia les *Poésies helvétiques* dans lesquelles nous trouvons ses meilleures compositions poétiques. Il y chante avec bonheur et un élan lyrique assez remarquable le *Lac Léman* :

O vous que le Léman voit sur ses bords fleuris,
Des biens que vous avez, sentez-vous tout le prix?
Répondez! savez-vous qu'il n'est d'un pôle à l'autre
Aucun climat plus beau, plus heureux que le vôtre?
Des vallons dont l'enceinte est pleine de hameaux,
De vastes monts, couverts de vos nombreux troupeaux,
D'un zéphir tempéré les fécondes haleines,
Un beau ciel, un ciel pur et de fertiles plaines,
Qu'abritent des forêts les dômes aériens,
Surtout la liberté, source de tous les biens...
Tout semble concourir sur ce charmant rivage
A nous faire goûter un bonheur sans nuage...

Le volume contient en outre des romances suisses, une imitation des chants de Selma par Ossian et le récit en prose et en vers d'une course dans les Alpes. Mais un des morceaux les plus accomplis, et peut-être le meilleur du recueil, est celui où il adresse des consolations à son ami Henchoz qui venait de perdre un des jeunes hommes auxquels son cœur était vivement attaché. Nous regrettons de ne pouvoir citer ce morceau, trop long pour l'espace dont nous pouvons disposer. — Nous devons mentionner encore l'*Épître au jardinier de la Grotte* adressée à Deyverdun, l'ami de Gibbon. Le jardin qui a fait le sujet de ce morceau était situé derrière le temple de St-François, en face du lac et des Alpes. C'était là que Deyverdun et Gibbon se plaisaient à travailler sous l'ombre des berceaux de la terrasse et où Bridel était admis :

Que j'ai passé de charmantes veillées
Dessous ce chaume au fond de ton verger!...

On peut voir par ces quelques citations les différents genres dans lesquelles s'est exercée la muse du poète. Il composa en outre plusieurs poésies dont la plupart ont été publiées dans le *Conservateur*; mais elles sont en général si fades qu'on a souvent exprimé le désir de les voir retrancher de cet ouvrage où elles occupent une trop grande place et augmentent inutilement la matière de ses nombreux volumes.

Quelques mots maintenant sur la vie de Bridel, les événements de son époque et les personnages marquants avec lesquels il fut en relation. — Nous avons vu que dès sa jeunesse il avait eu la faveur

d'être admis dans cette Société lausannoise rendue célèbre par la présence des illustres étrangers fixés sur les bords du Léman, ce qui contribua au développement de ses goûts littéraires, et donna peut-être à son esprit cette tournure caustique et gaie qui se fait jour dans la plupart de ses productions. Parmi les personnages dont nous parlons et avec lesquels Bridel fut en relation à Lausanne on peut citer M. de Gillies, le prince de Galitzin, le prince de Wurtemberg, le marquis de Langalerie, M. Servant, l'éloquent défenseur des protestants de France, le comte Olivarez, proscrit par l'inquisition espagnole, l'abbé Raynal, etc., etc.

Enfant, Bridel fit la connaissance de M^{lle} Curchod, à laquelle son père, pasteur à Crassier, enseignait le grec et l'hébreu; il la revit, quand, devenue M^{me} Necker, par son mariage avec le ministre de Louis XVI, elle vint habiter Beaulieu, près Lausanne, avec son mari et l'enfant qui devait être M^{me} de Staël.

En 1785, Bridel qui donnait des leçons au prince de Brunswick, à Lausanne, fit un long voyage avec son élève, pendant lequel il recueillit une grande quantité de notes sur diverses villes et contrées de la Suisse, qui furent publiées plus tard dans les *Etrennes helvétiques*. — Vers la fin de l'an 1786 il partit pour Bâle où il demeura 10 ans, durant lesquels éclata la révolution française. La ville de Bâle, située à la frontière, se ressentit fortement des effets de cette révolution; de nombreux émigrés s'y réfugièrent; plusieurs agents de la propagande révolutionnaire y exerçaient leurs intrigues et trouvèrent un appui dans la secte des Illuminés, qui avaient organisé un club politique à Bâle, ayant pour but de reconstituer la société. Le fameux comte de Cagliostro, l'un des agents de la secte mystérieuse s'était produit à Bâle entouré de tout le prestige des sciences occultes. Bridel eut l'occasion de faire sa connaissance et d'étudier cet homme extraordinaire, accompagné d'une coquette qui alliait tous les manèges de l'intrigue à toutes les grâces de la figure.

Quant la nouvelle du massacre du 10 août parvint en Suisse, elle y produisit une telle indignation que des cris de douleurs et de vengeance se faisaient entendre de toute part. On craignait que des représailles contre des ressortissants français ne compromissent gravement notre pays, et Bridel usa de tout ce qu'il avait d'influence pour rétablir le calme au milieu de ses paroissiens, par ses paroles et par ses écrits. Il prononça à cette occasion du haut de la chaire des discours pleins d'éloquence et de sage patriotisme. Au nombre de ses auditeurs se trouvaient plusieurs des officiers en garnison à Bâle, et bientôt tout l'état-major envoya remercier Bridel de l'hommage qu'il avait rendu à la mémoire des Suisses du 10 août.

Pendant ces temps d'agitation, Bridel n'abandonna point ses courses en Suisse; il parcourut à pieds l'évêché de Bâle et publia une relation de voyage sous le titre de : *Course de Bâle à Bienne par les vallées du Jura*.

Bridel quitta Bâle en 1796 pour aller desservir

le poste de pasteur à Château-d'Ex. Ce fut pour lui un véritable bonheur d'habiter au milieu des paisibles habitants de nos montagnes. Sa joie ne tarda pas à être troublée quand il vit les terribles coups de la révolution française se faire sentir jusqu'au sein de ces retraites. Des fugitifs poussés par la tempête révolutionnaire se montraient dans la vallée de la Sarine où ils arrivaient haletants à travers les neiges d'un hiver rigoureux.

La révolution ne tarda pas à envahir la Suisse, et Bridel, fortement attaché à l'ancienne Confédération, repoussait avec énergie les idées des novateurs.

Les habitants du pays d'Enhaut protestaient unanimement contre les envahissements de l'étranger et se préparaient à la lutte pour soutenir le gouvernement bernois. Leur pasteur donnant l'exemple, offrit à la seigneurie sa vaisselle et la moitié de son revenu pour contribuer à la défense de la patrie. Cependant Berne fut prise par les Français et une tristesse mêlée d'irritation s'empara de Bridel dont le cœur était tout à la vieille Suisse.

Dans la nuit du 18 juillet 1800, le bourg central de Château-d'Ex fut entièrement détruit par un incendie. Le temple, malgré sa situation élevée, devint aussi la proie des flammes; les cloches furent fondues, la charpente, les galeries, les sentences sacrées écrites sur les murs, tout fut dévoré. Une seule inscription resta lisible : « *Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est le tout de l'homme.* »

Cinquante-deux familles erraient, au matin sur les prés des alentours, sans rien avoir pu arracher à la voracité du feu. La cure, bâtie en pierre et couverte de tuiles avait seule été épargnée. Elle devint l'asile d'un grand nombre de ces malheureux, et le dépôt de provisions apportées de toutes parts. Bridel se multiplia pour soulager tant de malheur, et se fit le distributeur de ces secours.

Le dimanche suivant le service divin fut célébré sur la place publique, au milieu des décombres fumants où six cents pères s'assirent pour écouter leur bien-aimé pasteur.

Bridel entreprit un voyage en Suisse, faisant appel à la charité et recueillant des dons, quoique les événements du jour fussent très peu favorables à sa noble tâche. Avant de partir, il fit prendre à ses paroissiens l'engagement de reconstruire leurs habitations en pierres et de les couvrir de tuiles. Bientôt il put commencer à relever le bourg de ses ruines. Il fonda une tuilerie, et on le vit partager son temps entre son cabinet d'études et la surveillance des travaux de reconstruction.

Château-d'Ex fut pour Bridel le point de départ de nombreuses courses alpestres qui donnèrent lieu à ses plus charmantes descriptions, écrites durant les soirées des longs hivers de ces hautes vallées.

Des circonstances de famille engagèrent Bridel à se fixer à Montreux, où il descendit au printemps de 1805, laissant d'unanimes regrets dans la contrée qu'il venait de quitter. — Il s'attacha bientôt à ses

nouveaux paroissiens, les éclaira de ses lumières, de son expérience et mit toute son activité à la réorganisation des écoles.

Cependant Bridel rencontra plus souvent dans cette localité le choc des idées nouvelles que dans la montagne ou elles ne pénétrèrent que très lentement ; et la franchise avec laquelle il exprima à diverses fois son opinion, occasionna autour de lui des murmures, des menaces même, qui forcèrent le gouvernement à intervenir et à inviter le vénérable pasteur à être plus circonspect.

Les idées françaises ne purent jamais entrer dans la tête de cet ardent ami de l'ancienne Suisse ; c'est de lui qu'est ce quatrain bien connu :

Le bon Suisse qu'on assassine,
Voudrait au moins qu'on décidât :
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

A la nouvelle des contributions levées par Masséna, il ajoutait ainsi une lettre à son nom :

Je l'enrichis d'un T, pour qu'étant Massénat,
Son nom plus richement rime avec Rapinat.

Tous les écrits de Bridel, ses descriptions de la nature, ses fragments historiques et littéraires, ses vers respirent un profond amour de la patrie, et il savait toujours en rendre la lecture attrayante en les assaisonnant d'anecdotes piquantes et de bons mots. — En terminant ces notes, empruntées pour la plupart à M. Vulliemin et au *Conservateur suisse*, nous citerons quelques exemples des charmantes plaisanteries racontées par Bridel, et de ses vives et spirituelles réparties :

Un ambassadeur de Venise se permit de demander malicieusement à quelqu'un : Qu'est-ce que c'est que votre *aboyer* de Berne ? — Votre Excellence, répondit sans se décontenancer la personne à laquelle il s'adressait, c'est à peu près la même chose que votre *dogue* de Venise.

Un soldat suisse, égaré quelque temps après une action, ayant rejoint son corps, mourut quelques semaines après, à l'hôpital. Le sergent écrivit en ces termes la mort de cet homme :

N° 47. Jacob Fischer, de Mœrlingen, grenadier, mort le 21 juin, — par erreur, — remort tout de bon le 9 août.

L'ambassadeur d'une grande puissance disant un jour avec hauteur au député d'un de nos cantons : « Savez-vous que je suis le représentant du roi, mon maître ? — Et moi, lui répondit le Suisse, je suis celui de mes égaux ! »

Frédéric-le-Grand adressait gravement à un médecin suisse cette question : « Dites-moi, docteur, combien avez-vous tué de gens depuis que vous pratiquez ? — Sire, répondit Zimmermann, moins que Votre Majesté, et avec bien moins de gloire. »

Le gouvernement d'un de nos cantons formulait un tarif de droits d'entrée sur diverses marchandises. Arrivés à l'article *diamant*, « nous ne connaissons pas cela dirent les magistrats, mais comme l'importation pourrait être avantageuse, ne grévons pas les diamants de droits trop forts ; » et ils firent écrire dans le tarif : « *diamants et pierres précieuses imposés à 10 batz le quintal.* »

Bridel raillant un de ses voisins, autrefois amiral de l'escadrille que Berne entretenait sur le lac Léman, lui demanda, à la nouvelle qu'une de ses barques, chargée de sel, avait fait naufrage, s'il l'avait laissée chavirer pour n'avoir

plus à craindre d'être appelé par les plaisants amiral d'eau douce.

Qu'est-ce que créer ? demandait un professeur en théologie, de Bâle, à un candidat. — C'est faire quelque chose de rien. — Très bien, reprit le professeur, et c'est en vertu de cette définition que je vous proclame docteur.

On peut voir par ces anecdotes combien Bridel aimait la plaisanterie et les bons mots. Il conserva cette causticité, cette gaieté d'esprit jusqu'au bord de la tombe. Lorsque la révolution de 1845 éclata, le doyen venait d'entrer dans sa 88^{me} année. Comme ses collègues, il reçut l'ordre de faire parvenir son adhésion au gouvernement provisoire, né de la révolution. « Ecrivez, dit-il, car sa main ne pouvait plus écrire, écrivez qu'à l'âge où je suis parvenu, on adhère facilement à ce qui est provisoire. »

Quand sa faiblesse ne lui permit plus de quitter le lit, quatre hommes étaient nécessaires pour le transporter dans ses draps, d'un lit dans un autre. Cependant sa gaieté ne l'avait point abandonné. La dernière fois que ce service lui fut rendu, l'un des porteurs le pria de lui passer le bras autour du cou, pour qu'il put mieux le soutenir : « Qui es-tu ? demanda Bridel ? — Ne me connaissez-vous pas M. le doyen ? je suis Chardon, votre voisin. — Quoi ! tu es Chardon ? mais tu ne piques pas. »

Le lendemain Bridel expira. Ainsi disparut du milieu de nous, dit son biographe, cette sereine et joviale figure. Le doyen réunissait la fine bonhomie vaudoise et les tendances littéraires du XVIII^e siècle, à l'amour instinctif de la patrie et de la nation suisse.... Comme écrivain, il ne saurait être rangé parmi les modèles. Mais des imperfections n'empêchent pas qu'il n'ait rallumé dans le canton de Vaud le flambeau de l'histoire nationale, que son *Conservateur* ne soit dans toutes les mains, et que son nom, la propriété de la Suisse entière, ne continue encore l'œuvre qui a été celle de sa vie, le rapprochement de tous les cantons, et leur union dans la vieille liberté.



Le billet blanc

(A une jeune fille qui n'avait répondu à une déclaration d'amour que par l'envoi d'un papier blanc.)

Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,
Ce doux billet dont l'encre impure
N'a point profané la blancheur,
Et dont l'invisible écriture

Echappant à mes yeux se fait lire à mon cœur !
Rien de plus éloquent, souvent, que le silence,
Vingt fois tes regards me l'ont dit ;

Aussi de ce billet où tu n'a rien écrit
Je sais ce qu'il faut que je pense.

Fut-il jamais un plus heureux moyen ?
Qu'il sert bien ta délicatesse !
Et que je trouve de tendresse
Dans ce billet qui ne dit rien !

J'y vois tous les transports d'une âme qui s'épanche ;
La pudeur ne vient point contraindre tes aveux ;
Et sans rougir, par ce détour heureux
A mon amour tu donnes CARTE BLANCHE ;

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.